

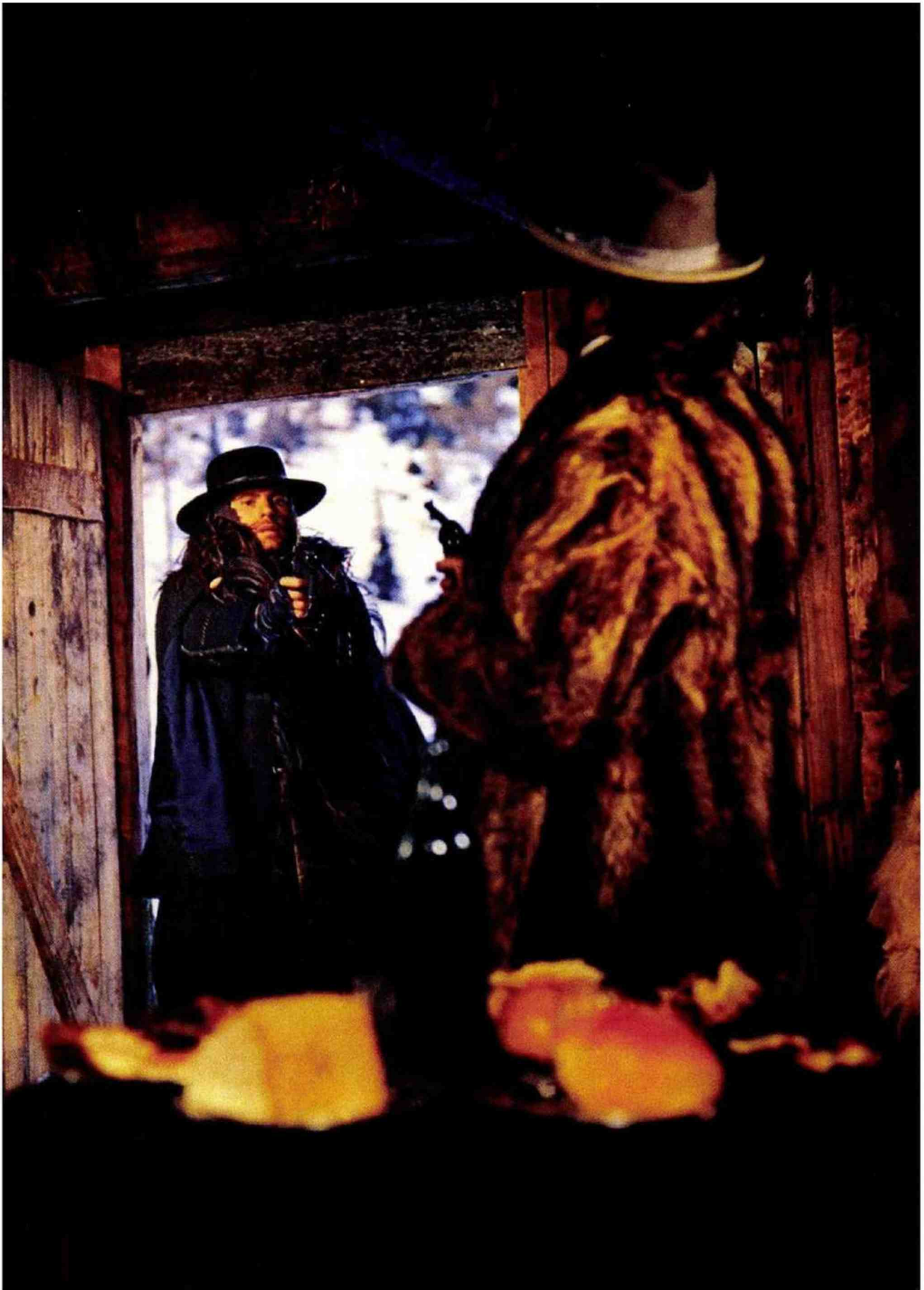


Ressortant enfin en salles (le 30 mars via Les Acacias) et en Blu-ray (le 24 mars chez StudioCanal dans la collection Make My Day !), ce western hivernal et dépressif demeure sans aucun équivalent, même dans l'univers riche en étrangetés des pistoleros italiens. Sous la neige, l'enfer.

LE GRAND SILENCE
DE SERGIO CORBUCCI

FUREUR GLACÉE







PAR GILLES ESPOSITO

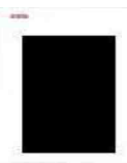
“**P**robablement le meilleur des westerns italiens » affirme le cinéaste Alex Cox dans la bible qu’il a écrite sur le genre, récemment traduite ⁽¹⁾. Avec le temps, **Le Grand silence** (**Il Grande silenzio**, 1968) est en effet devenu un objet de culte chez les aficionados. Ce fut néanmoins un drôle de destin pour un film qui passa un peu inaperçu à sa sortie, avant d’être peu à peu reconnu pour ce qu’il est : un diamant noir caché parmi les 5 ou 600 titres où les pistoleros latins ont échangé, inlassablement, mille coups de feu. Les raisons de ce statut tiennent évidemment à trois éléments, quasiment inédits. Le désert d’Andalousie, utilisé d’habitude pour représenter le sud des États-Unis ou le Mexique, cède la place à des étendues enneigées, recréées dans les Alpes. Le dénouement de l’histoire, lui, fait montre d’un pessimisme jamais vu jusqu’alors. Quant au héros, il est totalement muet et incarné par un acteur dont ce sera l’unique western, notre Jean-Louis Trintignant national ! Ce dernier ne rechignera d’ailleurs jamais à s’exprimer sur le film, mais de manière contrastée. Systématiquement, il émet sur **Le Grand silence** un avis mi-figue mi-raisin... tout en s’attribuant la paternité de ses principales inventions. Voici, en gros, sa version. Après avoir tourné en Italie **La Mort a pondu un oeuf** de Giulio Questi, thriller très bizarre qui fait un four au box-office, Trintignant décide

d’aider le producteur, qu’il a pris en sympathie. Il s’offre ainsi pour jouer dans un western, le genre étant alors au faite de son succès commercial. Seule condition : le rôle doit être muet, l’acteur trouvant que les dialogues habituels sont à la fois bavards et futiles. C’est cependant un tout autre son de cloche chez le réalisateur Sergio Corbucci. D’après lui, l’idée serait née bien plus tôt, lors d’une discussion avec Marcello Mastroianni, lequel lui disait qu’il ne pouvait pas interpréter un western, faute de parler anglais. Le cinéaste imagine ainsi un rôle de pistolero aphone, et envisage de le confier à la vedette de son hit **Django**, Franco Nero. Mais ce dernier étant parti tenter une carrière américaine, il se rabat sur le Français, star internationale depuis les chabadas lelouchiens d’**Un homme et une femme**. Quant au final, que Trintignant déclare avoir suggéré à la dernière minute, la veuve Nori Corbucci racontera au contraire qu’il avait été inspiré à son mari par les récentes exécutions de Malcolm X et Che Guevara. Cette conclusion sans concessions serait donc un hommage à tous les rebelles broyés par le pouvoir en place.

SADISME ET DÉTENTE

Mais au fond, ces anecdotes sont de peu d’importance, puisque le résultat est assurément « corbuccien » à 200 %. Pourtant spécialiste de la comédie à ses débuts, le cinéaste a en effet abordé le western à l’italienne en en exagérant outrancièrement le sadisme. Deux ans auparavant, il a signé un mètre étalon du genre avec le





fameux **Django**, énorme succès commercial qui battait aussi tous les records par le nombre de morts à l'écran et par une obsession pathologique pour les mutilations corporelles : femme fouettée, oreille coupée puis mise dans la bouche de son propriétaire, mains brisées, etc. **Le Grand silence** semble se proposer de faire encore mieux, ou pire, et c'est là que le handicap du héros prend tout son sens. Un flash-back nous apprendra qu'enfant, il a vu ses parents injustement accusés être abattus par des chasseurs de primes, et que ceux-ci, pour l'empêcher de raconter la scène, lui ont tranché les cordes vocales avec un long couteau. Devenu adulte, il en garde une large cicatrice à la gorge, et aussi la manie de faire sauter à coups de balles les doigts de ses adversaires. C'est ce qui se passe au terme de la séquence d'ouverture, où il élimine un quarteron de chasseurs de primes qui lui avaient tendu une embuscade. Un témoin raconte alors que ce curieux étranger a été surnommé Silence en raison de son mutisme, mais aussi à cause de la quiétude de mort qu'il laisse derrière lui – si nous nous souvenons bien, la VF dit : « *Après son passage, tout se tait.* ». Car le bougre a fort à faire, cette contrée étant le théâtre d'une situation singulière. Leurs têtes ayant été mises à prix pour des raisons fallacieuses, des paysans du cru se terrent dans des montagnes enneigées. Ils doivent bientôt être graciés par le gouverneur, mais cette clémence a un effet très pervers : les assassins professionnels se pressent dans la région pour exterminer autant de fugitifs que possible avant l'amnis-

Sur cette double page, de gauche à droite : Entra Silence (Jean-Louis Trintignant) et Tigrero (Klaus Kinski), un duel funèbre s'engage.

tie. Silence, lui, est une sorte de « tueur de tueurs », rétribué par des gens voulant se venger des sicaires qui ont descendu leurs proches. Il accepte ainsi d'aider une belle femme noire dont le mari a été abattu par le plus terrible des chasseurs de primes, l'infâme Tigrero. Mais le personnage étant quasiment autiste, on ne sait pas vraiment si Silence agit par appât du gain, par vengeance personnelle, par amour, ou par simple dégoût pour ces assassins sans scrupule...

Toutefois, cette histoire sombre et cruelle ne se retrouve pas dans l'ambiance régnant sur le plateau. Certains soupçonneront même Corbucci d'être allé tourner dans la luxueuse station de sports d'hiver de Cortina d'Ampezzo pour pouvoir skier entre les prises. En tout cas, les acteurs s'amuse beaucoup à déambuler, affublés de costumes hivernaux qui les font ressembler à des hippies, au milieu de riches touristes. Quant à la bourgade de Snow Hill, elle est recréée dans le village western des studios Elios, qui avaient déjà servi pour le décor boueux de **Django** – la différence est que le plateau est ici recouvert de 26 tonnes de mousse à raser, pour simuler la neige ! Trintignant gardera ainsi un souvenir mi-admiratif mi-ironique du réalisateur, jugeant sa filmographie médiocre tout en reconnaissant que « *Corbucci est un type délicieux, intelligent et subtil, sous des mines de gros chat borgne et paresseux.* »⁽²⁾. Il faut dire que l'intéressé en rajoutait dans la désinvolture, comme on le voit dans un documentaire de l'époque, **Western Italian Style**. Hilare, il plaisante





sur les centaines de personnages qu'il a tués, et sur les tournages cosmopolites où chaque acteur se borne à compter dans sa langue, les dialogues étant postsynchronisés par la suite. La fin de l'interview enfonce le clou : « *Je hais les westerns !* ». « *Que sera votre prochain film ?* » « *Un western, bien sûr.* » Pour autant, on peut gager que cette attitude cynique était un jeu de masques. Certes, Corbucci regrettait sans doute de ne pas être devenu un géant de la comédie italienne à l'instar de Risi ou Monicelli. Mais il est clair qu'il savait ce qu'il faisait, pouvant compter sur un scénario implacable, des comédiens talentueux et des techniciens éprouvés. Par exemple, le directeur photo Silvano Ippoliti se tire merveilleusement de l'exercice des paysages enneigés, alors que les espaces blancs créent des contrastes propres à affoler les mesures de lumière. Oui, on aperçoit parfois un voile devant l'objectif, et quelques plans sont surexposés. Mais dans l'ensemble, ses images sont sublimes. Trintignant le concédera : « *Nous avions en la personne d'Ippoliti le meilleur opérateur italien, le plus rapide en tout cas, un artiste inculte mais qui a un sens plastique étonnant, d'instinct.* ».

MARCHE FUNÈBRE

De son côté, notre Jean-Louis livre une performance intense dans le rôle de Silence, là où des tas d'autres acteurs auraient ressemblé à des pantins aphasiques. Mais ce ne serait rien s'il n'était opposé au formidable Klaus Kinski. Ce dernier délaisse son hystérie coutumière pour composer un Tigrero poli, insinuant, doux, tranquille abject. Seule la mobilité de ses yeux bleus témoigne de sa démente profonde. Sur le plateau, c'est cependant une autre chanson, Kinski se montrant odieux avec tout le monde. Trintignant se souviendra qu'un jour, l'Allemand propose de cuisiner lui-même les pâtes servies à l'équipe frigorifiée. Les gens pensent

alors qu'il tente de se racheter, et de fait, il arrive avec un plat fumant. Mais au dernier moment, il écrase une cigarette dans les nouilles en signe de mépris ! Par la suite, Kinski justifiera son comportement en disant qu'il cherchait à se couler dans son rôle, et à susciter de l'antipathie chez son partenaire Frank Wolff. Ce dernier incarne en effet un shérif envoyé par le gouverneur pour arrêter le massacre dans la région. Mais comme les chasseurs de primes ne sont pas dans l'illégalité, le représentant de l'ordre est obligé de tolérer les agissements de Tigrero, tout en fulminant contre celui qu'il traite de « *petit malin avec un chapeau de prêtre et une fourrure de femme.* »

Vous avez dit « shérif » ! ? Voilà bien un mot rarement entendu dans les westerns italiens, car on se demande toujours, pendant que des justiciers solitaires affrontent les méchants, où sont passées les forces de l'ordre. L'exception réside dans les œuvres de Corbucci, qui a souvent inclus des personnages de shérifs intègres, désabusés, et dotés d'un solide humour noir. Ancien collaborateur de Monte Hellman, l'Américain Wolff donne une des meilleures illustrations de cette figure, ce qui fait d'autant plus regretter que l'acteur se soit suicidé une paire d'années plus tard. Plus généralement, tout en décrivant un monde de violence et de noirceur, le film intègre toujours des questions de légalité dans ses péripéties. Silence veille à ne jamais dégainer le premier, pour être dans une situation de légitime défense qui lui épargne d'être inquiété par la justice. Or, Tigrero a bien compris son manège, et il ignore donc les provocations, ce qui repousse sans cesse l'affrontement des deux hommes. Il faut dire que, pour irréaliste qu'il soit, le long-métrage s'appuie en fait sur un événement réel : la Guerre du Comté de Johnson, lors de laquelle de riches éleveurs de bétail ont engagé des mercenaires pour exterminer les fermiers immigrés qui s'étaient installés



LE GRAND SILENCE EN VIDÉO L'ÉTRANGE SIGNOR CORBUCCI

Après **Le Trou** de Jacques Becker et **Mr. Klein** de Joseph Losey, la collection **Make My Day** ! menée par Jean-Baptiste Thoret s'enrichit d'un troisième hors-série avec **Le Grand silence**. Dans le boîtier : le film en UHD et en Blu-ray, ce deuxième disque contenant aussi des suppléments qui se poursuivent sur une troisième galette. Entre autres, on retrouve la fameuse fin alternative, ou encore une analyse de séquences par l'excellent Olivier Père. Le musicologue Stéphane Lerouge, lui, brosse un portrait du compositeur Ennio Morricone

en expliquant notamment que ce dernier, peu adepte du western US et de ses mélodies, a créé un environnement sonore tout différent, notamment en utilisant des instruments exogènes comme la guimbarde sicilienne ou le sitar indien. De plus, sur **Le Grand silence**, il a employé un tempo lent, pour coller à la difficile progression des chevaux dans la neige. Mais le cœur du menu est occupé par trois suppléments : un long entretien avec Vincent Jourdan, auteur du bouquin *Voyage dans le cinéma de Sergio Corbucci* ; le documen-

taire de 2015 **Sergio Corbucci : l'homme qui rit**, riche en images de coulisses ; un module avec le réalisateur Alex Cox. Chacun essaie d'éclairer la personnalité du cinéaste tout en butant sur le mystère de cet éternel blagueur qui débuta dans la comédie puis y retourna, et qui ironisait sur ses westerns sanglants. En fait, la clé pourrait se situer aux racines de sa biographie : ayant grandi sous le régime fasciste, notre Sergio a accueilli le cinéma américain comme une libération, tout en considérant ses mythologies avec un recul très italien. Et c'est là



comme une définition générale du western transalpin. En poussant le bouchon, on pourrait ainsi dire que **Le Grand silence** est une sorte de comédie. Mais alors, la comédie la plus noire qui soit. ■

■ Zone B. StudioCanal.



Si le western italien a souvent dépeint un monde de cruauté et de corruption générale, Le Grand silence est le film qui en donne la version la plus épurée.

dans la région. Bien plus tard, Michael Cimino racontera cette histoire dans **Les Portes du paradis**. Corbucci, lui, s'en sert pour créer un univers tout particulier.

Car si le western italien a souvent dépeint un monde de cruauté et de corruption générale, **Le Grand silence** est le film qui en donne la version la plus épurée. L'action se déroulant dans un lieu retiré et pas très peuplé, le pouvoir économique prédateur se résume à la personne du dénommé Pollicut, qui fait à la fois office d'unique commerçant et de banquier/usurier, tout en s'enrichissant en prélevant une commission sur chaque prime versée aux bounty killers. Ici, la sauvagerie de la société marchande primitive a donc un caractère étrié, mesquin. Le film le traduit par une ambiance funèbre, contrastant avec la pureté des paysages blancs. Cela passe par des plans sur des vautours survolant les sommets enneigés ; par la musique mélancolique d'Ennio Morricone (l'une de ses plus belles) ; par la scène d'amour désespérée entre la veuve afro-américaine et un Silence blessé, dont Corbucci dira : « *Il y avait là quelque chose de très beau et morbide* ». S'ajoutent les détails d'un scénario somme toute assez complexe, qui multiplie les hasards malheureux. Django avait les mains broyées par ses adversaires. Au contraire, si Silence finit avec une paluche brûlée, ce n'est pas le fait des chasseurs de primes, mais à cause de la jalousie de Policutt, qui convoite la veuve. Tous ces aspects concourent à donner au spectateur le sentiment d'une triste ironie du destin. Et ce sentiment conduit inexorablement vers le dénouement, quel que soit celui qui en a eu l'idée.

CHEF-D'ŒUVRE RESSUSCITÉ

Cette conclusion n'est évidemment pas du goût de tous. Le nabab Darryl F. Zanuck, qui a financé en partie le film pour le compte de la 20th Century Fox, en avale littéralement son cigare. Il ordonne ainsi le tournage d'un final triomphaliste. Corbucci s'exécute, mais il le fait avec un

Ci-dessus : Les paysages enneigés du **Grand silence** sont pour beaucoup dans l'atmosphère unique qui se dégage du film.

tel je-m'en-foutisme qu'il pense que les plans ne seront jamais montés. Ce dénouement sera néanmoins exploité dans certains pays, tandis que d'autres auront droit à une version bâtarde, mélangeant les deux matériaux pour obtenir une fin ouverte et ambiguë. Cela dit, la conclusion ne semble pas être une raison suffisante pour expliquer le résultat commercial du **Grand silence** dans les territoires où le montage initial a été distribué. En Italie, le film sort absurdement au moment de Noël, et fait un flop complet, ce qui achève de ruiner le producteur à qui Trintignant avait voulu donner un coup de main. En revanche, le score français est très honnête (un demi-million d'entrées), et en Allemagne, c'est un succès – on peut y voir l'effet de la présence au générique de Trintignant et Kinski. Par ailleurs, Alex Cox émet une hypothèse intéressante. Zanuck aurait en fait envisagé un remake américain du **Grand silence** avec Clint Eastwood (jamais tourné), et pour que le public n'ait pas de point de comparaison, il aurait privé l'original de sortie dans le monde anglo-saxon. Coup fatal pour une bonne partie des fans potentiels, qui ignoreront l'existence du film pendant longtemps. De guerre lasse, Corbucci abandonnera ainsi toute velléité de western sombre pour se tourner vers des déclinaisons truculentes et picaresques, avec une égale réussite : voir sa géniale trilogie sur l'insurrection mexicaine **El Mercenario/Compañeros/Mais qu'est-ce que je viens foutre au milieu de cette révolution ?**. Toutefois, des générations d'amateurs redécouvriront ensuite **Le Grand silence**, et il y a là-dedans quelque chose de rassurant. Un chef-d'œuvre finit toujours par ressurgir, même s'il a fait pschitt à sa sortie et qu'il appartient à un genre méprisé.

(1) Alex Cox, *10 000 façons de mourir – point de vue d'un cinéaste sur le western italien* (2009-19), Carlotta, 2021.

(2) Entretiens avec Michel Boujut, Jean-Louis Trintignant – *un homme à sa fenêtre*, éd. Jean-Claude Simoën, 1977.

